

GUILLAUME APOLLINAIRE

**LES DIABLES
AMOUREUX**

PRÉFACE ET NOTES
DE MICHEL DÉCAUDIN

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

« *Au moment de la guerre, on allait imprimer de moi au Mercure Les Diables amoureux* », écrit Apollinaire dans une lettre à Van Bever datée du 27 juin 1917. « *Le manuscrit, ajoute-t-il, attend la fin de la guerre.* »

Il aura attendu cinquante ans, non sans vicissitudes. Ce ne sont en effet que des fragments, récemment retrouvés, de ce manuscrit qui ont permis, sinon de reconstituer intégralement aujourd'hui l'ouvrage déposé chez l'éditeur en 1914, du moins d'en respecter l'esprit et les structures pour établir le présent volume.

Les textes qui le composent ne sont pas inédits; ils ont tous déjà paru sous forme de préfaces ou de notices dans diverses publications. Mais leur rareté autant que leur dispersion les rendait difficilement accessibles. Leur réunion sous le titre des Diables amoureux ne remédie pas seulement à cet inconvénient; en donnant corps au projet qu'Apollinaire n'avait pu mener à bien, elle met en lumière un aspect de son œuvre qui, souvent mal compris, a suscité les interprétations les plus contradictoires.

Il s'agit de ses travaux sur les auteurs du second rayon et particulièrement de sa collaboration aux collections publiées par la Bibliothèque des Curieux.

C'est en 1908 que se nouèrent avec Robert et Georges Briffaut des relations qui devaient durer jusqu'à sa mort en 1918. Ces deux jeunes éditeurs étaient installés à Paris, 4, rue de Furstenberg, à l'enseigne de L'Édition. Ils publièrent notamment à la fin de 1908 sous le titre général de La Poésie symboliste les trois conférences

faites respectivement par Paul-Napoléon Roinard, Victor-Émile Michelet et Apollinaire au Salon des Artistes indépendants. Mais ce n'est pas cette circonstance qui les fit connaître de notre poète. Dès avril 1908, le mois même où il prononçait sa conférence, il s'était engagé à leur fournir des morceaux choisis de Sade et de l'Arétin pour une nouvelle collection, intitulée « Les Maîtres de l'Amour », que d'ailleurs il semble avoir contribué à fonder : « Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour. » Pour cette entreprise apparaissait à la place de L'Édition une nouvelle raison commerciale, la Bibliothèque des Curieux.

Des engagements précis sont rapidement pris de part et d'autre. Une lettre des Briffaut datée du 14 juin 1909 les récapitule. Apollinaire doit donner à la première série des « Maîtres de l'Amour », outre un Arétin, déjà paru, et un Sade, sous presse, trois volumes consacrés à Mirabeau, Nerciat et Baffo : cinq titres sur les six qu'elle devait comporter, le dernier, L'Œuvre amoureuse de Lucien, revenant à B. de Villeneuve. Les volumes de 256 pages sont tirés à 650 exemplaires (plus quelques exemplaires de luxe). La rétribution accordée à l'auteur est de trois cents francs pour le premier tirage, puis de soixante centimes par exemplaire en cas de réédition.

Le 7 novembre 1909, une autre lettre charge Apollinaire de trois des six titres de la deuxième série : les Poètes du XIX^e siècle, un second Arétin contenant les Ragonamenti, et les Priapées anciennes et modernes (ce dernier titre bientôt remplacé par le premier tome des Conteurs italiens). Cette lettre fait d'autre part état d'une seconde collection lancée par la Bibliothèque des Curieux, « Le Coffret du Bibliophile », où il doit assurer, moyennant cent francs par volume, une édition du Petit Neveu de Grécourt et de Julie philosophe.

Nouvelle lettre le 21 janvier 1910, nouvelles dispositions. Il est désormais acquis que trois des six volumes de chaque série lui reviennent; les autres sont faits par R. Vèze (qui signe Jean Hervez); mais il est précisé que si celui-ci renonce à sa collaboration, la collection complète sera attribuée à Apollinaire. Est-ce en raison de ces garanties que les conditions financières sont changées? Il n'est plus question maintenant que d'une somme de trois cents francs pour 1 500 exemplaires.

Sur ces bases, Apollinaire apporte aux séries suivantes une contribution régulière : les Mémoires de Fanny Hill de John Cleland,

le premier tome de L'Œuvre libertine de Crébillon le fils et le second des Conteurs italiens à la troisième; le second tome de L'Œuvre de Nerciat, Delicado et Blessebois à la quatrième; L'Œuvre badine de l'abbé de Grécourt, les Mémoires d'une Chanteuse (L'Œuvre des Conteurs allemands) et Vénus indienne (L'Œuvre des Conteurs anglais) à la cinquième. En revanche, il est absent de la sixième et dernière; ne nous en étonnons pas, car elle a commencé dans le courant de 1914 et la guerre est proche qui bouleversera la vie d'Apollinaire.

Parallèlement aux « Maîtres de l'Amour », il continue à travailler pour « Le Coffret du Bibliophile » où, en 1914, il aura édité une quinzaine de titres. Mais il ne se borne pas à ces seules collections. La Bibliothèque des Curieux publie aussi une série intitulée « L'Histoire romanesque », dont trois volumes sont signés de lui : La Rome des Borgia, La Fin de Babylone et Les Trois Don Juan. Mais nous savons que les deux premiers sont presque entièrement de la plume de René Dalize. D'autre part, il se voit proposer à la fin de 1913 deux nouvelles collections, « Amants » et « Dames d'Amour », qui ne verront pas le jour. Dès la fin de 1913 aussi les Briffaut ont accepté de publier un recueil de contes, dont le titre est encore indéterminé : ce sera Le Roi-Lune, ou Le Poète assassiné; et le manuscrit tarde, malgré les instances des éditeurs. C'est seulement en 1916, faut-il le rappeler, après la blessure d'Apollinaire et son retour à Paris, que Le Poète assassiné parut à L'Édition.

A cette époque Apollinaire reprend sa place dans la vie littéraire, mais il est moins assidu rue de Furstenberg. Il donne cependant, en 1917, aux « Maîtres de l'Amour », L'Œuvre poétique de Charles Baudelaire et promet pour « L'Histoire romanesque » un Raspoutine et une Dame des Hohenzollern, qu'il avait à peine ébauchés, semble-t-il, avant sa mort et dont on n'a jusqu'à présent pas retrouvé de traces.

La longue liste des éditions qu'il a assurées tant aux « Maîtres de l'Amour » qu'au « Coffret du Bibliophile », qu'on peut compléter par L'Enfer de la Bibliothèque nationale, catalogue établi avec Fernand Fleuret et Louis Perceau, et par un volume des Plus Belles Pages de l'Arétin (l'un et l'autre au Mercure de France), n'a pas manqué de retenir l'attention des critiques. Simples travaux de

librairie auxquels il ne convient pas d'attacher d'importance, disent les uns qui, tout prêts à les couvrir d'un voile effarouché, rappellent qu'Apollinaire lui-même les qualifiait d'« emmerdements ». Troublante curiosité pour les choses de l'amour, répliquent d'autres : esprit libre et précurseur, l'éditeur de tant de textes audacieux, qui a su reconnaître en Sade un maître de l'esprit moderne, a selon eux sa place parmi les grands explorateurs de l'érotisme.

Ces deux attitudes semblent également excessives.

La Bibliothèque des Curieux ne représentait pas une entreprise sans précédent. Les textes qui parurent dans ses deux principales collections sont de ceux qui avaient retenu depuis le siècle précédent l'attention des érudits spécialisés. En Allemagne, Hugo Hayn avait fait paraître en 1875 sous le pseudonyme de H. Nay un répertoire intitulé *Bibliotheca germanorum erotica*, en Angleterre Pisanus Fraxi (H. Spencer Ashbee) un *Index librorum prohibitorum* en 1877, bientôt suivi d'autres ouvrages. En Belgique, plusieurs éditeurs s'étaient fait une spécialité de publications clandestines ou semi-clandestines et c'est à Bruxelles que Poulet-Malassis faisait imprimer, on le sait, certains ouvrages qu'il diffusait ensuite en France. A Paris, Jules Gay avait donné sous le Second Empire quelques réimpressions d'œuvres qu'on peut considérer comme les classiques du second rayon. Mais surtout, aux environs de 1880, Isidore Liseux publie avec la collaboration d'Alcide Bonneau (un érudit qui avait notamment travaillé au Grand Dictionnaire de Pierre Larousse) une collection de *curiosa* qui sera imitée — et pillée — par tous ses successeurs jusqu'à nos jours.

Ajoutons qu'aux environs de 1905 les rééditions de textes galants ou simplement légers ne manquaient pas. Une série de contes et romans du XVIII^e siècle est au catalogue de Flammarion; de son côté, Van Bever publie seul un recueil de contes galants du XVIII^e siècle également, et avec Sansot-Orland les Œuvres galantes des conteurs italiens... D'autres exemples pourraient être cités. Sade même suscite alors de nombreuses études, comme le montre l'introduction d'Apollinaire à ses pages choisies, et une édition des 120 Journées de Sodome a été établie en 1904.

N'en concluons toutefois pas que l'œuvre d'Apollinaire dans ce domaine particulier est sans originalité et purement alimentaire. S'il s'est souvent inspiré de ses prédécesseurs, il a aussi innové en donnant la première traduction française des *Memorien einer Sängerin* ou de *Venus in India*. Si son érudition est souvent de seconde main,

si certaines présentations du « Coffret du Bibliophile » sont bâclées, il s'est néanmoins livré à des recherches dont il tirait une incontestable fierté et il accordait assez de prix à ces travaux pour vouloir les rassembler dans un livre.

Il convient d'autre part de préciser la nature de cette production. Elle est loin d'être clandestine, inavouée, destinée à des libraires « spécialisés », comme les Mémoires d'un jeune Don Juan, Les Onze Mille Verges ou la plupart des ouvrages relevés dans L'Enfer de la Bibliothèque nationale. Les volumes du « Coffret du Bibliophile » étaient certes réservés aux souscripteurs; mais cette restriction (d'ailleurs toute formelle, comme le montre le fait que certains titres ont été plusieurs fois réédités) n'existait pas pour ceux qui paraissaient dans « Les Maîtres de l'Amour ». Tout cela se faisait au grand jour, sans indication fictive d'éditeur ni pseudonyme. Le choix même des textes ou leur adaptation révèlent une certaine prudence, particulièrement sensible dans le Sade ou les Mémoires d'une Chanteuse.

En réalité, Apollinaire s'est toujours intéressé à cette littérature marginale et la nature de l'intérêt qu'il y portait ressort des textes auxquels il semble être allé de préférence.

*Dès 1899, il avait alors dix-neuf ans, il confie à son ami Tous-saint-Luca qu'il travaille à une adaptation de la Fiametta de Boccace. Plus tard, dans Le Festin d'Ésope de mars 1904, une petite note non signée, mais qui est manifestement de lui, fait mention des Memoiiren einer Sängerin, dont il n'existait pas encore d'édition française *. La même année, il rend compte dans Europe artiste d'octobre-novembre 1904 des Œuvres galantes des conteurs italiens réunies par Van Bever et Sansot-Orland et prouve par la précision de ses observations que le sujet lui est familier **. Qu'il ait, déjà à cette époque, pensé aux formes possibles de publication pour des textes de ce genre, on le penserait volontiers en lisant ce qu'il écrit dans la Revue des revues de la Revue d'Art dramatique du 15 décembre 1903, à propos de Rire et Galanterie, un des nombreux périodiques « légers » de l'époque :*

Un seul reproche.

M. John Grand Carteret au lieu de publier des extraits de Restif ou d'autres auteurs devrait publier des ouvrages complets, par fragments, hebdomadairement.

Des anecdotes, de petits poèmes, des chansons, des contes

galants ou facétieux et une ou deux œuvres de plus longue haleine avec la mention : à suivre. Ce recueil deviendrait ainsi très utile.

N'est-il pas permis de se demander si la revue annoncée en 1910 comme devant paraître sous sa direction, Curiosa, n'était pas une tentative pour réaliser d'une manière ou d'une autre ce programme ?

Toute sa carrière pourrait être ainsi jalonnée de signes révélateurs de sa curiosité constante en ce domaine*. Quant aux raisons de cette curiosité, n'apparaissent-elles pas déjà quand, parlant à Toussaint-Luca de la Fiametta, il dit vouloir en rendre dans sa traduction la « saveur originale » ? C'est cette « saveur originale » qu'il cherche, dans la littérature comme dans la vie. Il parle quelque part du plaisir que devait éprouver l'Arétin à voir et à entendre parler les prostituées dont il a fixé les conversations dans les Ragionamenti. Tel est également le sien, au spectacle que lui donnent les êtres dont le commerce le surprend et le charme. La « constante et consciante volupté de vivre » qui selon lui innerve toute son œuvre, elle éclate aussi dans le caquètement des femmes de l'Arétin, dans les aventures de Fanny Hill, dans celles de Casanova, qu'il n'a pas édité, mais qu'il cite souvent et qui lui donnera, en 1918, le sujet d'un aimable livret d'opéra-bouffe, dans toute la littérature légère du XVIII^e siècle. Et quand il en vient à Sade, il nous propose par son choix de textes l'image d'un Sade bien peu sadique et insiste plus (pour des raisons qui ne sont certainement pas de seule prudence) sur les réflexions morales et politiques de « cet esprit le plus libre qui ait encore existé » que sur l'étendue et la portée d'une exploration obsessionnelle des anomalies sexuelles. Chez Baudelaire encore il admirera la liberté d'expression et de jugement en matière de mœurs, tout en condamnant chez ce « fils aveugle et fou » de Laclos et d'Edgar Poe — c'est ainsi qu'il le définit — la « passion dégoûtée qui visait à transformer arbres, fleurs, femmes, l'univers tout entier et l'art même, en quelque chose de pernicieux ». Cet amoureux de la vie, qui s'est lui-même dépeint « comme ces marins qui dans les ports passent leur temps au bord de la mer, qui amène tant de choses imprévues, où les spectacles sont toujours neufs et ne lassent point », a en effet horreur de ce qu'il appelle le « malsain ». C'est pourquoi il se tourne volontiers vers les époques qui, comme celle de Nerciat, lui paraissent avoir favorisé l'épanouissement de

la liberté, et en premier lieu dans les choses de l'amour, généralement marquées par les interdits les plus impérieux :

L'amour, l'amour physique apparaissait partout. Les philosophes, les savants, les gens de lettres, tous les hommes, toutes les femmes s'en souciaient. Il n'était pas comme maintenant une statue de petit dieu nu et malade, à l'arc débandé, un honteux objet de curiosité, un sujet d'observations médicales et rétrospectives. Il volait librement dans les parcs ombreux où le dieu des jardins prenait ses aises.

Cette liberté d'allure et son expression la plus fréquente, la « franche gaieté gauloise » qu'il loue à la fin de sa brève introduction à L'Œuvre libertine des Poètes du XIX^e siècle, voilà ce que son esprit gourmand poursuit dans les piquantes et audacieuses peintures de mœurs qu'il s'est plu à éditer.

On s'étonnera peut-être que le même homme ait été le « mal-aimé » qui a pu dire dans une poignante confidence :

L'amour dont je souffre est une maladie honteuse.

Mais Apollinaire n'est-il pas tout entier dans ces apparentes contradictions, comme il est tout entier dans le rire en pleurs du Poète assassiné, cette extraordinaire autobiographie mythique, ou dans la résolution imprévue de telle notation mélancolique :

Et moi j'ai le cœur aussi gros
Qu'un cul de dame damascène...

Il semble qu'il ait assez rapidement pensé à réunir ses introductions en un volume. Il avait l'exemple d'Alcide Bonneau, qui avait publié les siennes en 1887 sous le titre de Curiosa, essais critiques de littérature ancienne ignorée ou mal connue, et l'idée d'assurer sa réputation d'érudit par une publication analogue ne devait pas lui déplaire.

Dans la lettre déjà citée du 21 janvier 1910, les Briffaut se réservaient le droit de faire un tirage à part de ces introductions. Eurent-ils ensuite l'intention de les éditer ? Nous l'ignorons. Mais c'est au Mercure de France, où avait déjà paru L'Enfer de la Bibliothèque nationale qu'avait été confié le manuscrit établi en 1914. Dans ses entretiens radiophoniques avec Michel Manoll, Blaise

Cendrars a parlé des hésitations d'Apollinaire qui, en 1918, se demandait s'il découperait son texte en courts chapitres ou si au contraire il le donnerait d'une seule coulée. Fut-il alors question d'une publication aux Éditions de la Sirène? Nous n'en avons en tout cas aucune trace, pas plus que des préoccupations qui lui ont été prêtées.

Au contraire, une maquette du livre, malheureusement incomplète — celle, probablement, qui avait été déposée au Mercure — nous permet de suivre les intentions d'Apollinaire et de dégager les structures du livre. Elle se composait de 510 pages¹ d'origine et de nature diverses, dont la moitié seulement a été récemment reconstituée avec l'aide patiente et vigilante de M^{me} Apollinaire. Chacune de ces pages est numérotée au crayon rouge, et la page 510 comporte, très visible, la mention Fin. Voici la description de cet ensemble :

1^o P. 3 à 28 : *Introduction et Essai bibliographique de L'Œuvre de F. Delicado*. Il s'agit de feuillets arrachés à un exemplaire du livre; les titres courants, la pagination, les initiales G. A. à la fin de l'introduction ont été rayés au crayon, et à la première page le titre *Introduction* remplacé par : *Le Vicaire du Val de Cabezuela*.

2^o P. 29 à 128 : feuillets manuscrits, mais non de la main d'Apollinaire; certains au dos d'une circulaire dactylographiée pour *Le Festin d'Ésope*. C'est l'étude sur l'Arétin, dans la version du *Mercury de France* à laquelle des corrections ont été apportées. Elle est suivie de la bibliographie des éditions italiennes de l'Arétin. Les pages 52 à 54 sont formées par l'introduction à la *Tariffa delle Putane* qu'Apollinaire écrivit pour le « Coffret du Bibliophile »; elles ont été arrachées à un exemplaire. Ces pages comportent une note dont l'appel a été porté page 51.

3^o P. 210 à 223 (nous notons donc ici une lacune de quatre-vingt-neuf pages) : pages de l'*Introduction* et de l'*Essai bibliographique* arrachées à un exemplaire de *L'Œuvre de Crébillon le fils* et traitées comme les pages 3 à 28. Elles comportent de plus une correction manuscrite d'Apollinaire. Le titre porté est : *Les Tableaux des mœurs du temps*.

4^o P. 224 et 233 à 241 : feuilles 13,5/20 de la main d'Apollinaire, comportant des indications typographiques et ayant vraisemblablement servi pour la composition de l'introduction à *L'Œuvre de l'abbé de Grécourt*. Titre : *L'Abbé de Grécourt*, porté à la place d'*Introduction* et initiales G. A. supprimées à la fin. Quant aux pages 225 à 232, elles sont formées de pages arrachées à la préface d'une édition ancienne des œuvres de l'abbé.

5^o P. 242 à 257 : pages de l'*Introduction* et de l'*Essai bibliographique* arrachées à un exemplaire de *L'Œuvre du Patricien de Venise Giorgio Baffo* et corrigées comme précédemment. Titre : *Le Baffo*.

1. Ou plutôt de 511, car il y a deux pages numérotées 480.

6° P. 258 à 277 : série de feuillets verts 15,8/24,5 d'un type souvent utilisé par Apollinaire. Ils sont de la main de Jean Mollet. Ils ont selon toute apparence été copiés sur les notices du « Coffret du Bibliophile » pour établir cette maquette. Les titres sont portés directement, sans correction. Mais les notices ont été suivies à la lettre, et les passages inutiles rayés ensuite. Les indications bibliographiques comportent toujours, de la même encre et dans la même écriture, la mention de l'édition de l'ouvrage dans le « Coffret du Bibliophile ». En voici le détail :

P. 258-259 : *Le Canapé couleur de feu*.

P. 260 à 265 : *Les Sonnettes*; les passages consacrés à l'*Histoire d'une comédienne qui a quitté le spectacle* et à *Nocrion*, imprimés dans le même volume à la suite des *Sonnettes*, ont été recopiés, puis rayés.

P. 266 à 268 : *Le Joujou des Demoiselles*.

P. 269 à 271 : *Le Calembourg en action*.

P. 272 à 277 : *Joseph de Vasselier*.

7° P. 278 à 280 : feuillets manuscrits blancs, écrits par Apollinaire, qui ont dû servir à l'impression de l'introduction au *Parnasse satyrique du XVIII^e siècle*.

8° P. 281 à 283 : pages 192 à 194 de *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* concernant les *Folies de la jeunesse de sir Peters Talassa-Aitheï*. Elles ont été arrachées à un exemplaire et corrigées et complétées au crayon.

9° P. 390 à 406 (nouvelle lacune importante de plus de cent pages) : introductions et essais bibliographiques consacrés à Casti et à Batacchi dans *L'Œuvre libertine des Conteurs italiens*; pages arrachées à un exemplaire et corrigées. Titres : *L'Abbé Casti* et *Domenico Batacchi*.

10° P. 475 à 478 (dernière lacune, de soixante-huit pages) : feuillets manuscrits, écrits par Apollinaire (dont trois bulletins d'abonnement au *Festin d'Ésope*), ayant servi à l'impression dans le « Coffret du Bibliophile ». Titre : *La Galerie des Femmes* remplaçant la mention *Introduction*. Initiales G. A. rayées à la fin.

11° P. 479 à 485 : les pages de l'introduction aux *Mémoires d'une Chanteuse* arrachées à un exemplaire, avec corrections et additions. Titre : *Wilhelmine Schröder-Devrient a-t-elle écrit « Aus den Memoiren einer Sängerin »*? La page 485 est une addition manuscrite d'Apollinaire.

12° P. 486 à 489 : feuillets verts analogues à la série des pages 258 à 277, rédigés dans les mêmes conditions : *Ernest Feydeau et la cocodette* (introduction pour les *Souvenirs d'une cocodette*).

13° P. 490 à 494 : pages 121 à 125 de *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* arrachées à un exemplaire et complétées au crayon : *The Pearl*.

14° P. 495-499 : comme les pages 486 à 489 et 258 à 277. P. 495-496 : *Les Cousines de la Colonelle*; p. 497 à 499 : *Un Été à la campagne*.

15° P. 500 à 506 : feuillets divers (feuillets verts, deux feuilles de cahier, bulletins d'abonnement au *Festin d'Ésope*, dont un qui porte un titre rayé, *Le Souvenir*, etc.) de la main d'Apollinaire, très raturé, ayant servi pour l'impression de *Venus in India*. Au titre *Introduction* a été substitué celui de l'ouvrage présenté, *Venus in India*; à la fin, une correction de quelques lignes.

16° P. 507 à 510 : les pages 381 à 384 de *L'Enfer de la Bibliothèque*

nationale, arrachées à un exemplaire. Il s'agit de la notice sur *Le Carquois du sieur Louwigné du Désert*, avec additions manuscrites au crayon. Au bas de la page 510, Apollinaire a écrit, toujours au crayon, le mot FIN en capitales et souligné trois fois.

Un examen un peu minutieux de cette maquette montre que la mise au point n'en est pas achevée. De chapitre à chapitre subsistent des redites qui sans doute devaient être supprimées : c'est ainsi que, parlant de Delicado, Apollinaire cite longuement son étude sur l'Arétin (qui est antérieure par les dates de publication, mais qui, dans le livre, vient ensuite) ou que le même document est invoqué et reproduit à propos de Mirabeau et à propos de Sade. Certaines additions sont mal raccordées au texte primitif : telle est la note ajoutée au chapitre sur l'Arétin que nous avons mentionnée (p. 52 à 54). Bref, si les corrections de détail tendant à adapter les textes à leur nouvelle destination ne manquent pas, une révision générale, de toute évidence, restait à faire.

Quant aux lacunes, on constate qu'elles correspondent à quelques introductions importantes : celles qui concernent Nerciat, Cleland, Mirabeau, Sade. Il est probable que ces chapitres manquants ont été enlevés lors d'un projet de publication partielle qui n'a pas abouti aux environs de 1925. Cela dit, il n'est pas aisé de combler exactement ces lacunes. Dans l'ignorance où nous sommes de la forme sous laquelle se présentaient ces pages disparues, imprimées ou manuscrites, nous ne pouvons disposer avec certitude des espaces vides. Et cette difficulté serait-elle résolue, il resterait encore à déterminer en tenant compte de la succession historique des chapitres la matière qui devait occuper les pages 129 à 209, entre l'Arétin et Crébillon fils, car Apollinaire s'est très peu intéressé à cette période aussi bien dans ses éditions que dans ses notices de L'Enfer.

Si fragmentaire et parfois si incertain qu'il soit, ce document nous révèle clairement les lignes maîtresses du projet d'Apollinaire. Il a réuni pour composer Les Diables amoureux non seulement ses introductions aux volumes des « Maîtres de l'Amour » qu'il a établis et les bibliographies correspondantes, mais les notices beaucoup plus courtes, et souvent d'un intérêt moindre, de ceux du « Cofret du Bibliophile ». Il y a joint quelques-uns des articles qu'il avait écrits pour L'Enfer de la Bibliothèque nationale, ce catalogue établi en collaboration avec Fernand Fleuret et Louis Perceau. Il a ainsi voulu d'une part faire, comme Alcide Bonneau avec

Curiosa, un recueil d'essais critiques sur des sujets curieux ou mal connus, d'autre part recenser toutes les éditions, et parfois les manuscrits, des œuvres des auteurs étudiés : ce livre devait être à la fois ouvrage d'information et de référence.

L'édition des Diabes amoureux pouvait, sur ces bases, paraître facile. En fait, elle a soulevé un certain nombre de problèmes. Ne parlons pas des lacunes : il suffisait de rétablir à leur place présumée les introductions qui manquaient à la maquette, compte tenu des incertitudes déjà signalées. C'est ce que nous avons fait; les titres des chapitres ainsi constitués n'étant pas d'Apollinaire, nous les avons donnés entre crochets. Mais la partie bibliographique, à laquelle l'auteur semblait tellement tenir, présentait-elle cinquante ans après le même intérêt? Certaines de ces bibliographies soigneusement établies en 1914 sont doublement périmées, d'abord par le fait des découvertes survenues depuis cette date, ensuite parce que des éditions nouvelles ont vu le jour. Fallait-il les reproduire avec un scrupuleux respect ou prendre l'initiative de les compléter? Bien plus, convenait-il de les maintenir, alors qu'elles occupent le tiers d'un ouvrage qui, il faut le dire, retient aujourd'hui notre attention plus par la personnalité de son auteur que par son caractère documentaire? Il nous a semblé qu'il était possible, sans inconvénient majeur, de les supprimer d'une édition qui ne s'adressait pas à un public restreint de spécialistes ou d'amateurs.

Nous nous sommes d'autre part permis certains aménagements. Lorsqu'il était possible de le faire sans toucher au texte, nous avons supprimé les répétitions qui subsistaient d'un chapitre à un autre. Nous nous sommes également dispensé de reproduire les citations, parfois très longues, introduites par Apollinaire, quand elles ne répondaient pas à une nécessité de son propos : le cas extrême est représenté par l'introduction à la Fanny Hill de Cleland, dont quatre-vingts pages d'affilée sont faites de citations. Enfin plusieurs textes, notamment deux notices de L'Enfer, et des introductions écrites pour « Le Coffret du Bibliophile » ont été écartés en raison de leur intérêt mineur ou de leur caractère trop spécialement bibliographique. Il va sans dire que toutes les coupures sont signalées dans le texte par une ligne de points et donnent lieu à une note explicative.

Disons encore que, si nous avons retranché, nous avons aussi

ajouté. L'Introduction à L'Œuvre poétique de Baudelaire, qui date de 1917, et donc est postérieure à l'établissement de son sommaire par Apollinaire, avait sa place ici, car elle complète cette série d'essais et jette une curieuse lumière sur la pensée de leur auteur : aussi l'avons-nous donnée en appendice.

MICHEL DÉCAUDIN

LES DIABLES AMOUREUX

LE VICAIRE DU VAL DE CABEZUELA

Tout ce que nous savons de Francisco Delicado, écrivain espagnol, ignoré jusqu'en 1857, il nous l'apprend lui-même dans ses ouvrages.

Francisco Delicado ou Delgado était de petite stature.

Il fut ordonné prêtre et plus tard, — en 1534, — il rappelle qu'il a occupé la fonction de vicaire du Val de Cabezucla, et porte encore ce titre. Son titre de gloire devant la postérité, c'est d'avoir composé le *Retrato de la Lozana Andaluza* (*Portrait de la gentille Andalouse*), œuvre qui témoigne d'une grande expérience de la vie comme d'un talent littéraire du premier ordre.

Vérolé, il publie, entre autres ouvrages aujourd'hui perdus ou ignorés, le traité *De Consolatione infirmorum*, perdu également.

Ce travail de médecine, qui atteste une grande culture scientifique, était destiné au soulagement des autres blessés d'amour persécutés par la mélancolie et que Rabelais appela : *Verolez tresprecieux*.

Delicado y parle d'une sorte d'élixir à chasser les tristesses des malades, conception qui paraît provenir d'un homme en pleine maturité d'âge et d'esprit, d'un homme habitué à la méditation, à l'observation des autres et de soi-même, à l'examen intérieur, à l'exercice violent de la volonté.

Plus tard, à Venise, en 1533 et 1534, ce curieux esprit qui se donnait comme « n'étant pas docteur » et ajoutait : « Je suis un ignorant, non un bachelier », devait donner la mesure de son érudition en préparant les meilleures éditions critiques de l'*Ama-dis* et du *Primaleon* *.

Francisco Delicado était né l'une des dernières vingt années



GUILLAUME APOLLINAIRE

LES DIABLES AMOUREUX

« Au moment de la guerre, on allait imprimer de moi, au *Mercur*, *Les Diables amoureux*, écrit Apollinaire dans une lettre à Van Bever datée du 27 juin 1917. Le manuscrit, ajoute-t-il, attend la fin de la guerre. » Il aura attendu cinquante ans, non sans vicissitudes. Ce ne sont en effet que des fragments, récemment retrouvés, de ce manuscrit qui ont permis, sinon de reconstituer intégralement aujourd'hui l'ouvrage déposé chez l'éditeur en 1914, du moins d'en respecter l'esprit et les structures pour établir le présent volume.

Les textes qui le composent ne sont pas inédits; ils ont tous déjà paru sous forme de préfaces ou de notices dans diverses publications. Une maquette du livre, malheureusement incomplète — celle probablement qui avait été déposée au *Mercur* —, permet de suivre les intentions d'Apollinaire et de dégager les structures du livre.

Pour composer *Les Diables amoureux*, Apollinaire a réuni non seulement ses introductions aux volumes de la collection « Maîtres de l'Amour » qu'il a établis et les bibliographies correspondantes, mais les notices beaucoup plus courtes, et souvent d'un intérêt moindre, des volumes de la collection « Coffret du Bibliophile », publiées toutes deux par la « Bibliothèque des Curieux ». Il y a joint quelques-uns des articles qu'il avait écrits pour *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, ce catalogue établi en collaboration avec Fernand Fleuret et Louis Perceau.

Apollinaire a voulu, d'une part, faire, comme Alcide Bonneau avec *Curiosa*, un recueil d'essais critiques sur des sujets curieux ou mal connus, d'autre part, recenser toutes les éditions, et parfois les manuscrits des œuvres des auteurs étudiés : ce livre devait être à la fois ouvrage d'information et de référence. Il met en lumière un aspect de l'œuvre d'Apollinaire qui, souvent mal compris, a suscité les interprétations les plus contradictoires.

nrf

14,60 F. + t. l.
15 F. T. L. l.